

Supplément au SOP n° 282, novembre 2003

### **DANS LE MONDE, SANS ÊTRE DU MONDE. 3**

Communication du père Pierre LATHUILIÈRE,  
prêtre catholique, responsable de l'œcuménisme  
dans le diocèse de Lyon,  
directeur de la rédaction de la revue *Unité chrétienne*,  
présentée dans le cadre de la Retraite de la Transfiguration,  
à la communauté de Pomeyrol (SOP 279.37)

(Saint-Etienne-du-Grès, Bouches-du-Rhône,  
1<sup>er</sup> – 6 août 2003)

Document 282.D

## DANS LE MONDE, SANS ÊTRE DU MONDE

La première fois que j'ai écrit un article un peu théologique – bien avant d'avoir fait des études de théologie – c'était autour de ce thème extrêmement vaste et complexe. Et au moment de préparer cette intervention, la première phrase qui m'est revenue est une citation tirée de 1 Co 3,23 : « *Que personne ne mette sa gloire dans des hommes ; car tout est à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir. Tout est à vous, et vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu.* » Cette phrase, je l'ai entendue à l'âge de 15 ans, de la bouche d'un philosophe, Jean Lacroix, dans une conférence, et je dois avouer qu'elle m'a énormément accompagné et aidé à agir dans ce rapport où le chrétien est « dans le monde sans être du monde ».

Je vous propose de garder cette citation en point de repère, plutôt que d'en rester à l'opposition un peu carrée entre être « dans le monde » sans être « du monde ». Car on peine à gérer cette antithèse et on risque de s'y perdre : plusieurs ont dit ces jours-ci « être “du” monde sans être “du” monde », ou bien « être “dans le” monde sans être “dans le” monde » ; donc, on observe bien une certaine difficulté devant cette expression, qui, de plus, n'est pas telle quelle dans le texte de saint Jean.

Cette formule que nous nous sommes forgée reste un peu statique, comme si elle décrivait les choses de manière spatiale. Elle nous place dans une espèce de configuration spatiale ('dans le monde' / 'hors du monde') dont on ne voit pas l'issue. Et je trouve qu'avec la phrase que je vous ai lue de Paul aux Corinthiens, il y a comme une dimension d'histoire qui est en quelque sorte réintroduite. La première épître de Paul aux Corinthiens est d'ailleurs une magnifique leçon pour montrer à de nouveaux chrétiens ce que c'est que « d'être dans le monde sans être du monde ».

### **« Tout est à vous, et vous êtes à Christ »**

Et c'est une leçon non seulement pour les gens de cette époque-là, mais aussi pour nous, et non seulement pour des individus, mais aussi pour une Église, pour son fonctionnement, pour sa vie. Cette épître mériterait d'être méditée en tant que telle – je l'ai fait à plusieurs reprises avec des groupes –, parce que son déroulement, si l'on regarde bien l'ensemble du texte, indique un passage de la mort (chap.1-3) à la résurrection (chap.15), en passant par l'eucharistie (chap.10-11 et même 14) et, dans un apprentissage en continu (chap.4-9), à vivre dans ce monde qui passe, comme si nous n'étions pas de ce monde. Et la phrase « *Tout est à vous, vous êtes à Christ et Christ est à Dieu* » nous livre les enjeux, à savoir que nous avons dans ce monde un champ extraordinaire, un champ extrêmement vaste. Simplement nous n'avons pas à y vivre n'importe comment. Nous ne pouvons pas être dans ce champ du monde et dans cette histoire du monde de n'importe quelle manière.

C'est pourquoi je vais articuler mon propos autour de quelques convictions fondamentales pour commencer, ensuite un petit retour d'histoire, puis quelques points concernant le monde de ce temps qui devraient amener des débats entre nous.

## **Nous sommes nés dans le monde, mais pas pour lui**

Ma première conviction, c'est que *nous sommes nés dans le monde, mais nous ne sommes pas nés pour lui*. On a cette perception étrange que nous sommes bien nés dans ce monde, mais nous avons été faits pour autre chose encore, pour encore plus que ce monde. Saint Augustin donnait d'une certaine façon la réponse : « *Tu nous as fait pour Toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en Toi* ».

En effet, la prégnance du monde sur nous est extrêmement forte : nous sommes en quelque sorte un « microcosme » – c'est Grégoire de Nysse qui le disait –, comme un résumé du monde. Mais s'il est tout à fait capital de dire que nous sommes partie prenante du monde, il faut dire en même temps que nous sommes, dans ce monde, l'autre du monde. Nous sommes irruption de pensée, de rationalité, irruption de capacité aussi à décider et à aimer au cœur de ce monde, car nous ne sommes pas simplement un microcosme de ce monde – ce à quoi aujourd'hui on tendrait à nous réduire –, nous sommes également ce que nous affirme l'Écriture : faits à l'image et à la ressemblance. Cette image et cette ressemblance sont des caractères premiers, fondamentaux, qui, du même coup, implantent en l'homme une dimension essentielle de mystère qui fait que l'homme n'arrive pas à se comprendre lui-même.

## **Responsable du monde et ouverts à l'illimité**

On peut développer tout ce que cette notion d'image peut nous faire saisir aussi comme dignité propre de l'homme : le fait que l'on a une capacité d'intelligence, de saisie du vrai, de sagesse. La possibilité aussi de comprendre que certaines réalités sont ajustées à ce que nous sommes appelés à être. Liberté, extraordinaire liberté de l'homme qui se découvre tout d'un coup comme le papillon qui ne sait pas encore voler parce qu'il vient de sortir de sa chrysalide. Voilà le moment où nous sommes, avec ce sentiment d'être dans un commencement, d'avoir des potentialités énormes et en même temps d'être maladroits, de ne pas vivre pleinement ces potentialités en nous-mêmes. Surgit ici du coup le mystère intime de notre mal, de notre complicité avec le mal.

Si nous approfondissons cette image, nous nous découvrons aussi comme êtres de relation, d'altérité, comme êtres qui ne peuvent pas être sans l'autre et comme êtres qui trouvent leur joie dans la rencontre de l'autre. Comme êtres qui trouvent aussi un certain accomplissement dans la réalisation de buts communs, dans un vivre avec d'autres. Nous découvrons aussi dans ce mystère de l'homme que nous sommes capables de transformer le créé : le monde nous est donné aussi comme responsabilité. Si nous faisons partie du monde, nous ne pouvons pas oublier non plus que nous avons cette responsabilité vis-à-vis du monde ; plus encore, que nous répondons en quelque sorte de ce monde. Pensons à ces mots de Paul : « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu » (Rm 8). Oui, nous avons dans ce monde une place extraordinairement belle, difficile et délicate. C'est là une première conviction – que nous sommes nés dans le monde mais pas nés pour lui, que nous sommes, à partir même des limitations qui sont les nôtres, ouverts à l'illimité.

## **« Adam, où es-tu ? »**

Ma deuxième conviction, c'est que *nous sommes appelés par un autre à sortir de nous-mêmes pour parvenir à la taille adulte*. Nous ne sommes pas simplement en réflexion vis-à-vis de nous-mêmes, nous sommes également interpellés, appelés. Si le mot « Église » est inscrit dans la notion même d'appel, si,

dans les épîtres de Paul, nous sommes souvent invités à « considérer [notre] appel », pour le monde qui est le nôtre, il y a là, je crois, quelque chose de capital. Pour moi, c'est l'homme qui est appelé : « Adam, où es-tu ? » Nous sommes appelés à devenir des répondants.

Comment l'homme peut-il être répondant ? On voit bien ici comment le rôle de la prière est essentiel, le rôle de l'offrande de soi, de l'orientation de tout le créé vers le Créateur. Tout cela est une manière de répondre. Dans chacun de nos gestes, dans chacune de nos décisions, nous apprenons à répondre. Nous devenons membres de la famille humaine qui apprend de l'autre, et c'est pour cela que les rencontres vraies, les services, les projets partagés, tout cela est capital pour sortir de soi-même : répondre à l'appel de l'autre.

L'autre jour, pour les funérailles d'un prêtre ami, on rapportait cette parole qu'il avait dite à une personne, extrêmement généreuse tout au long de sa vie, mais qui, au terme de sa vie, se demandait ce qu'elle avait fait. Il lui a dit ceci : « *Vous avez rencontré les autres et vous leur avez souri* ». C'est quelque chose qui a pu sauver des vies, qui a pu être dans des vies une interpellation, un appel. Nous avons déjà dans le vécu de la famille humaine une part de cet appel par un autre qui peut retentir en nous.

Nous sommes appelés aussi par cet autre à devenir gestionnaires de cette terre, de son écosystème et même de son système commercial international qui fait partie de son écosystème. Tous ces éléments là sont nécessairement liés et participent d'une attention à l'autre.

Mais cet appel à chaque humain peut être troublé. Il est vrai que parfois la prière peut être habitée profondément par le doute. Il est vrai que nous pouvons parfois, au cœur de nos relations dans la famille humaine, abîmer la capacité à entrer en relation, et en particulier – on l'a évoqué à travers le thème de la transparence – on a pu abîmer par le mensonge les relations humaines. Et puis on peut abîmer la relation à toute la création par le mépris. Alors que nous sortons de nous-mêmes dans la rencontre de Dieu, de l'autre, du monde créé, du cosmos, peut survenir là une part de trouble, au cœur même de l'appel fondamental qui nous est adressé.

### **« Parvenir tous ensemble à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude »**

Ma troisième conviction est que, si nous sommes appelés à sortir de nous-mêmes pour parvenir à la taille adulte, *cette taille adulte nous est donnée par le Christ*. Je veux dire par là surtout trois choses.

D'abord, que si nous sommes appelés à sortir de l'enfance, ce n'est pas pour sortir de la filiation. Quand je dis que nous sommes appelés à grandir jusqu'à la taille adulte, je me réfère à Ep 4,12-15 : « ... *Bâtir le corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude. Ainsi, nous ne serons plus des enfants, ballottés, menés à la dérive à tout vent de doctrine...* » C'est là une façon de dire comment on doit se situer par rapport au monde.

Pour arriver à cette taille adulte, il s'agit bien de sortir de l'enfance. Mais pas de la filiation, en ce sens que nous avons, au contraire, à apprendre du Christ ce qu'est l'obéissance du Fils et c'est cette relation nouvelle que le Christ nous permet de comprendre, Lui qui se présente à nous comme « l'Homme nouveau » par excellence, le nouvel Adam qui crée, entre les hommes et la terre nouvelle, une nouvelle solidarité sur laquelle nous pouvons nous appuyer.

Mais si nous sommes sortis de l'enfance, cela veut dire que nous entrons dans une histoire, une croissance. Il y a là une notion d'historicité essentielle. Notre rapport au monde se joue toujours dans un

développement pas à pas. Ce n'est pas une situation figée, mais un nouvel horizon constant où notre liberté nous permet de choisir d'être ce que nous avons à être.

### **« Le monde ne l'a pas reconnu, les siens ne l'ont pas accueilli »**

Au cœur de ce monde, enfin, le Christ nous donne une visibilité qui, comme toute visibilité, est à interpréter. Elle appelle de notre part une décision, même si celle-ci doit être éclairée par l'Esprit Saint, qui doit nous faire saisir ce qui est réellement à voir. La visibilité première du Christ, il me semble que c'est celle de la Croix, c'est-à-dire le refus du Christ par le monde. Il y a une évidence de ce refus par le monde, comme nous le dit Jean : *« Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli »* (Jn 1,10-11). On lit plus loin dans le même évangile (Jn 12,18) : *« Voilà que le monde se met à sa suite! »*, et c'est alors que tout le monde vient vers lui qu'il peut annoncer la Croix : *« Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas... »* (Jn 12,24).

Nous avons donc à tenir avec un paradoxe : à certains moments, le christianisme se vit idéalement bien dans le monde. Des moments où on est à l'aise, heureusement. Mais à d'autres moments, on s'aperçoit que le christianisme est vraiment chassé, refusé, haï. Et à certains moments, le mal lui-même acquiert un statut qui nous donne des vertiges. Petru Dimitriu, dans son livre *Le Dieu inconnu*, nous livre des pages extraordinaires sur le mal qui ne s'écrit pas, dans notre monde et dans notre expérience, de la même façon que le bien. De façon tellement évidente, le noir s'écrit sur la page blanche, mince fil noir sur l'immense page blanche et pourtant c'est le noir que nous voyons. Et si nous devons toujours être obsédés par cela, nous ne pourrions plus monter dans un ascenseur sans crainte d'être assassinés, on ne pourrait plus aller faire ses courses. Cette obsession-là pourrait être terrible. Et c'est pourquoi la visibilité de la Croix est aussi la visibilité de la victoire du Christ sur le monde. Et il nous faut pouvoir apercevoir dès ce monde cette seconde visibilité qui est celle de la résurrection et de sa lumière : nous en avons les témoignages et quelquefois nous percevons en nous-mêmes les forces de cette lumière : *« Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine »*. C'est la finale des Corinthiens (1 Co 15,17).

### **« On est sorti d'un monde de la chrétienté comme d'une illusion »**

Ce que je souhaiterais voir maintenant, à propos du chrétien dans le monde et pas du monde, c'est ce qui a été vécu concrètement et de façon complexe dans l'histoire, plus particulièrement sur ce qu'a vécu l'Église catholique romaine à laquelle j'appartiens. L'expérience la plus forte de mon Église sur ces deux derniers siècles – capitale –, c'est le fait qu'on est sorti d'un monde de la chrétienté comme d'une illusion. Car, derrière la chrétienté, on pouvait avoir le sentiment d'une visibilité comme un tout et, même avec les fissures de la chrétienté divisée, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, on pouvait encore rester sur cet idéal.

Avec la Révolution, on est entré dans une opposition extrêmement forte entre l'Église et le monde, un monde qui venait d'abandonner l'Église en quelque sorte. Cette rupture-là a été vécue comme un rejet complet du monde. Il a fallu beaucoup de temps pour que nous puissions arriver à en sortir. En particulier, en France, pour arriver à sortir d'une conception monarchique et catholique de l'appartenance à la France, il a fallu quelques interventions du pape Léon XIII notamment, pour dire qu'on pouvait être républicain et catholique. Et c'était il n'y a guère plus de cent ans.

Tout cela compte énormément, car nos rapports avec le monde étaient vécus dans une espèce de pure opposition et je crois que cela produisait une illusion, et vis-à-vis de l'Église, et vis-à-vis du monde et, du coup, vis-à-vis aussi du système de chrétienté. À travers cette expérience, heureusement, des croyants ont perçu dans leur foi qu'il y avait certes des aspects importants qui avaient été délaissés par leurs contemporains, mais en même temps qu'il y avait d'autres manières de vivre dans ce monde que celle à laquelle ils avaient été habitués dans une société de chrétienté.

## **L'opposition monde / Église**

Pour surmonter la simpliste opposition monde / Église, des essais de réflexion ont été tentés, qui ont amené un débat à l'intérieur de l'Église catholique. Une part de ce débat a été bien résumée par le titre d'un livre de Bernard Besret (qui, depuis, est parti sur d'autres chemins), qui s'intitule *Incarnation ou eschatologie ?* C'était sa thèse, publiée en 1964, au moment du concile Vatican II. Le courant pour l'incarnation, selon lui, c'est-à-dire en quelque sorte aussi le messianisme, veut pouvoir arriver à faire comprendre à ce monde comment il peut être mené aujourd'hui par le Christ : « Nous referons chrétiens nos frères ». D'un autre côté, par souci de ne pas sous-estimer le mal, un autre courant insiste sur l'eschatologie. Il est assez intéressant de voir que cette insistance sur l'eschatologie est née tout particulièrement pendant la seconde guerre mondiale, avec, bien sûr, des précédents et des ancrages.

On est en quelque sorte pris entre ces deux conceptions comme entre deux paraboles de Jésus : entre le « *figuier desséché* » (Mc 11,12-14), avec la malédiction que l'on peut porter sur un monde dont on se dit qu'il ne porte pas de fruits, et puis « *l'ivraie* » (Mt 13,24-43) qui est semée dans le champ et où on nous dit qu'il faut faire avec. On est toujours dans cette alternative-là, qui nous structure, qui nous marque à vie.

### **« Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés »**

À mon sens, cela rejoint aussi une autre tension : « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* » (Mt 7,1). C'est-à-dire, ne précédez pas le jugement final, et en même temps, cette invitation à se mettre à l'œuvre car le jugement vient et approche, et vous avez le frère qui est offert devant vous et qui peut vous permettre de comprendre ce qui est en jeu (Mt 25,31-46).

Césaire d'Arles disait : « *Tous veulent recevoir la miséricorde, mais il y en a peu qui veulent la donner. Et toi, de quel front oses-tu demander ce que tu négliges de donner ? Il doit commencer par faire miséricorde en ce monde, celui qui souhaite la recevoir dans le ciel.* » Autrement dit, il y a la miséricorde que tu as vis-à-vis de tes frères qui sont là, c'est celle de la terre. Et puis, il y a la miséricorde du Ciel, qui est celle que Dieu doit t'accorder pour ton péché. Ces deux miséricordes, nous sommes un peu entre les deux.

## **Le balancement entre eschatologie et incarnation**

On retrouve donc de diverses manières ce balancement entre l'eschatologie et l'incarnation. Le risque de l'eschatologie est qu'elle nous exile de ce monde, que nous nous retirions sur notre Aventin, drapés dans notre dignité d'élus, dignité menacée mais qui nous sort du commun des hommes en attendant que Dieu manifeste son jugement. La face positive de ce courant, c'est une attente qui, bien évidemment, doit être intégrée dans l'essence même de notre humanité.

L'incarnation, elle, reste aussi un concept utilisé de manière ambiguë, et la condition pour éviter cela, c'est que l'incarnation ne soit pas celle du monde en nous, ou de nous dans le monde, mais bien plutôt celle du Verbe, celle dont témoignent pour nous les sacrements qui orientent le monde vers le Christ et par le Christ vers Dieu. D'où l'importance de l'idée même de l'Église comme sacrement.

Aujourd'hui, ce débat entre eschatologie et l'incarnation se poursuit sous d'autres modalités. On pourrait trouver, par exemple, aujourd'hui le thème de l'incarnation relayé davantage par celui de « spiritualisation ». Et là encore, comme pour la notion d'incarnation, un glissement est possible : ce n'est pas nous qui donnons l'Esprit ; c'est nous qui l'appelons du milieu des hommes. Il y a aussi toute cette part de critique, de recul vis-à-vis du monde, vécue aussi bien d'ailleurs de manière droite que gauchiste. On peut adopter cette attitude critique, camper sur des positions à partir desquelles on peut avoir des paroles assez faciles vis-à-vis du monde.

### **Le Royaume et sa visibilité**

Mais il me semble que la notion de Royaume, telle que Vatican II a essayé de l'ajuster à celle de l'Église, nous fournit une autre piste. Le Royaume est à l'œuvre dans ce monde et nous en sommes les témoins. Il y a là un petit problème de traduction. La « Royauté » n'est pas de ce monde, mais le « Royaume », c'est bien ici qu'il est commencé. C'est bien sur cette terre que le Christ est venu l'implanter et qu'il est venu avec nous le partager. Simplement, c'est un Royaume qui n'est pas à la manière du monde, qui ne s'observe pas de la même façon que les réalités de ce monde.

Ce Royaume n'est pas sans visibilité, mais sa visibilité est celle de signes que nous pouvons donner et de ceux que l'on peut déchiffrer, si on s'aide à nouveau de la Croix et de la Résurrection. C'est évident de la Croix. Que l'on pense au scandale présenté quelquefois par nos Églises vis-à-vis du monde : c'est trop évident que nos Églises sont boiteuses. Quand on est dedans, on le sent encore plus. Et pourquoi rester dedans ? Ce n'est pas parce qu'on boîte, mais c'est parce qu'on marche, c'est sûr, et qu'on marche en Christ et vers le Christ. Si on s'arrête purement et simplement aux défauts, effectivement, c'est perdu. Et c'est parce qu'il y a une résurrection, un mystère pascal que nous essayons de faire retentir notre attestation : là est notre témoignage.

### **Un monde qui ignore Dieu : « on a déjà entendu tout cela »**

Le monde de ce temps est un monde dont je crois que la principale caractéristique est qu'il ignore Dieu. Lorsque Paul arrive à Athènes (Ac 17), il arrive dans un monde où les mots qui sont les siens se mesurent à la musique qu'ils font dans l'ensemble polyphonique du monde grec. Il prêchait une divinité « Jésus », une divinité « Résurrection », pensait-on, nous dit Luc. Dans ce discours extraordinaire, Paul commence par parler à ces Athéniens de leur religiosité, et de leur dire comment leur religiosité est appelée à un dépassement. Mais à partir du moment où il commence à évoquer, sans même le nommer, l'homme Jésus, il est rejeté, il se retrouve comme Jésus. Et comme Jésus, il est entendu de quelques disciples. Ces disciples sont le petit reste qui est là, qui perçoit, à travers les mots de Paul, cette lumière de la passion et de la résurrection du Christ, qui a pu entendre et qui a voulu entendre qui était cet homme, qui a voulu savoir son nom.

Notre contexte aujourd'hui est à la fois extrêmement proche et en même temps différent. Parce que la religiosité n'est pas reconnue comme telle. Il y a énormément de religiosité : dans le journal *Le Progrès de Lyon*, les nouvelles religieuses ont de la peine à arriver, mais tous les jours on nous fournit un

horoscope qui prend un quart de page. On ne prend pas parti aujourd'hui dans le domaine religieux, car il est convenu qu'il ne faut pas trop insister là-dessus.

Dans le contexte actuel, la différence tient surtout à ce que les gens d'aujourd'hui pensent connaître. On ne dirait plus comme à Paul « nous t'entendrons une autre fois », mais plutôt « on a déjà entendu tout cela ». C'est notre handicap actuel qui atteint toutes nos Églises. Qu'il s'agisse des divisions entre elles ou des critiques portant sur l'Église majoritaire, ces réputations cachent et empêchent de rentrer dans le désir ou non de connaître. Notre gros désavantage, c'est que nous ne sommes plus sur un terrain vierge, c'est clair ; nous sommes plutôt dans un maquis ou une garrigue que dans une forêt vierge, et ce ne sont pas les mêmes techniques auxquelles il faut faire appel.

### **Un seul souvenir, qui structure notre être et qui nous fait entrer dans l'avenir**

Par-delà cette évaluation de notre situation actuelle, je voudrais proposer maintenant quelques éléments plus personnels qui me semblent pertinents pour nous situer dans ce monde.

Je crois que, dans ce monde que nous venons d'évoquer, *être chrétien, témoigner dans ce monde, c'est se souvenir*. Et d'autant après ce que nous venons de dire : le souvenir des gens est aujourd'hui extrêmement encombré, encombré d'images, encombré de réputations et on peut stocker aujourd'hui de façon extraordinaire les informations, les images et les sons. On peut même visiter des musées virtuels, mettre du passé sous cloche, hors d'atteinte.

Mais en fait, pour nous croyants, nous avons essentiellement à garder vivant au cœur, un souvenir. Un seulement. C'est celui du Christ. C'est cet événement-là que nous ne cessons de laisser venir au cœur de nos cènes, de nos messes, de nos divines liturgies, c'est ce moment-là que nous déployons au cœur de notre existence et que nous avons à déployer vis-à-vis de l'ensemble des hommes. C'est ce moment-là qui structure notre être.

Un souvenir comme celui-là ne se visite pas comme un musée, il s'accueille. Il est plein d'une actualité qu'on mesure pas à pas. Ce souvenir n'est pas simplement du passé : c'est un souvenir qui nous fait entrer dans l'avenir. [...] Il me semble notamment que ce travail du souvenir portant sur ce que nous vivons, vise à le mettre en lumière de l'événement central du Christ. Se souvenir donne une structuration de sa propre existence devant l'existence même du Christ au cœur de notre monde. C'est inscrire son « petit récit » à l'intérieur du « grand récit », du seul qui compte vraiment : « *Christus solus* ».

### **Lutter contre les idoles, en soit d'abord**

Un deuxième point, lui aussi très enraciné bibliquement, c'est que « être dans le monde sans être du monde », *c'est être engagé dans le combat, dans la lutte contre l'idolâtrie*. Mais là, je prends une précaution qui me semble importante : cette lutte contre l'idolâtrie est une lutte à l'intérieur de soi, que ce soit à l'intérieur de l'individu ou à l'intérieur de l'Église. C'est la conversion qui est en jeu, et je crois qu'on ne peut pas convertir par force.

Le moment de la lutte contre l'idolâtrie, c'est d'abord le moment du combat en soi pour savoir qui je vais suivre, à qui je veux donner obéissance. Que l'on songe à ce récit extraordinaire de l'Exode, où Moïse redescend du Sinaï et découvre l'étendue de l'idolâtrie quand, en son absence, le peuple a édifié un veau d'or (Ex 32,15-20). Que fait Moïse ? « *Il prit le veau qu'ils avaient fait, et le brûla au feu ; il le*

*réduisit en poudre, répandit cette poudre à la surface de l'eau, et fit boire les enfants d'Israël. »* Remarquez ce geste de faire boire les enfants d'Israël, comme s'il fallait que ce soit un combat intérieur, à l'intérieur de chacun. Le premier lieu de lutte contre les idoles, c'est en soi.

Sinon, il y a toujours un risque d'entrer dans un combat idole contre idole. Sans même m'en rendre compte, je suis en train de proposer mon idole à la place de celle que j'ai détectée et je ne m'en aperçois même pas. C'est un des gros problèmes du débat théologique : entre théologiens, nous avons une facilité à nous étripier, peut-être parce que nous échangeons au niveau d'un combat idole contre idole. C'est pourquoi la théologie doit être articulée avec un combat intérieur absolument essentiel. Dans ce sens-là, je trouve l'expérience du groupe des Dombes [*dialogue théologique non officiel catholiques-protestants*] éclairante : c'est un moment où chacun prend le temps de vivre ce combat à l'intérieur de soi.

Quand on lit le livre des Actes, chaque étape de la Parole est marquée par ce combat-là, qui engage un discernement de l'Esprit contre les faux-semblants et les idoles. En Samarie, le magicien Simon, qui veut donner de l'argent pour obtenir l'Esprit Saint, se retrouve démuné. À Chypre, le mage Elymas, qui veut détourner de la foi le proconsul, se retrouve avec la révélation de son aveuglement. Ensuite sur les rives de l'Europe, la pythonisse se retrouve dépossédée de son irrésistible et lucratif don de divination et rendue à une parole humaine. À chaque moment-clé, un enjeu de vérité se révèle sur le chemin de la mission. L'envoyé du Seigneur ne le cherche pas, mais il le trouve. Ce combat contre les idoles, nous le trouvons aussi dans la vie quotidienne, sur notre chemin de mission, et ce combat nous avons à le mener avec le même calme que les premiers apôtres.

### **Être attentifs à ce monde : on ne dit pas Dieu n'importe comment**

Mais par-delà la lutte contre l'idolâtrie, il nous faut aussi *ne pas dire à tort le nom de Dieu*. Je trouve que nous sommes dans cette exigence-là, aujourd'hui plus qu'avant, à cause de ce qui traîne dans les mémoires, dans les esprits, dans notre société. Dans ce monde où l'on pense tout avoir entendu, où les discours les plus contradictoires sur Dieu et sur la religion se croisent, s'échangent et s'annulent, il importe d'avoir une qualité du dire et sans doute l'important est de savoir où nous Le disons, comment nous Le disons, quelle chair nous prêtons aux mots que nous avançons. Car c'est cela qui est en jeu : que les mots en nous ne soient pas qu'une surface de ce qui s'échange entre les hommes.

Je ne veux pas dire par là que les hommes ne s'échangent que du mensonge. Quand Christian Bobin dans *Le Dieu Très-Bas* dit qu'« *il faut quitter le mensonge de la société* », quelque chose me choque. Même s'il y a du mensonge, c'est évident, il y a aussi dans la société des possibilités de communiquer. Il ne s'agit pas simplement de sortir de la superficialité, mais de pouvoir arriver à donner de soi à travers ce que l'on dit. Voilà la difficulté dans laquelle nous sommes. Comme le dit l'Évangile, « *on ne livre pas la perle aux pourceaux* » : on ne dit pas Dieu n'importe comment. Et quand Paul dit qu'il faut évangéliser « *à temps et à contretemps* », cela ne veut pas dire « à tort et à travers ». Du même coup, si nous sommes attentifs à ce pourquoi nous disons Dieu, et à qui nous Le disons, ce n'est pas du tout fuir le monde qui importe, c'est être attentifs à ce monde, dans ce qu'il vit, dans ce qu'il est, pour pouvoir lui apporter ce qu'il nous est demandé de donner à ce monde.

### **Une gratuité essentielle**

Un autre point important pour nos Églises et pour chacun de nous, c'est *la gratuité*. Il y a toujours une dimension individuelle et ecclésiale dans tous ces différents points. *Vivre de la gratuité*, car cette gratuité

nous est déjà accordée. Nous avons signé un texte commun entre catholiques et luthériens, la déclaration commune sur la justification, qui, à mon avis, nous remet devant des réalités tout à fait essentielles sur lesquelles on peut se demander comment on est arrivé à se diviser. Sans doute parce qu'on avait perdu la gratuité dans nos existences, qu'on ne lui avait pas suffisamment fait part.

Dans le monde où nous sommes, il nous faut arriver à témoigner de la gratuité jusque dans la beauté. Le prochain numéro de la revue *Unité Chrétienne* [n° 152, novembre 2003 ; 2, rue Jean Carriès, 69005 Lyon], par exemple, va être orienté sur ce sujet : on a essayé de montrer comment l'expérience symbolique représente quelque chose de capital à vivre et que nous vivons dans nos Églises ; cela nous structure, cela nous stimule. L'expérience symbolique développe en nous un rapport au monde, parce que cette expérience-là se passe toujours dans l'épaisseur de la matière même de ce monde.

Un bouquet de fleurs est un élément symbolique fort qui, à partir de la matière de ce monde, nous renvoie à d'autres dimensions. D'abord parce qu'il y a la croissance, il y a la beauté. On est d'emblée dans un déplacement pur et simple de la mesure chimique, la substance. Mettre le bouquet sur une table, c'est aussi une invitation à recueillir sur cette table et à accueillir ensemble ce qui va se partager. Dans l'expérience symbolique, il y a cette gratuité. Pourquoi mettre des fleurs ? Cela ne sert à rien ! C'est une gratuité, « qui coûte », comme dirait Bonhoeffer.

Nous avons à déployer cette gratuité car elle est nécessaire à la relation. Que venez-vous chercher ici ? Je n'en sais rien. Je ne le sais pas. Je crois que c'est important de pouvoir dire cela. J'ai lu il y a peu un texte d'un théologien belge qui enseigne aux Pays-Bas. Il expliquait comment les jeunes lui disaient : « *Vous venez là, vous faites un camp très intéressant, mais en fait vous nous préparez un chemin : vous avez un plan, vous venez avec une idée pour nous.* ». Il s'en défendait. Mais, dans son texte, je voyais bien qu'effectivement il avait un plan : les jeunes avaient raison ; ils le sentaient bien...

La question qui est posée ici est celle de la mission. Je crois que la mission ne peut pas être sans cette gratuité, sans cette rencontre gratuite de l'autre : je ne sais pas ce que l'autre va être pour moi, et pour le Christ encore moins. Par contre, je sais qu'entre nous le Christ peut être là. Et comme je cherche le Christ, je peux le chercher aussi avec lui, il ne le sait pas, et il peut même me l'apporter. Dans ce sens-là, il peut y avoir une gratuité essentielle, liée à la mission et qui ne me met pas en position d'accompagnateur, de colonisateur ou de commerçant. Je suis dans une autre disposition. Celle de la rencontre, qui suppose cette gratuité.

## **Dieu cherche en nous la réciprocité**

Enfin, un dernier point m'est venu suite à un débat avec un frère prêtre qui est chargé du dialogue avec les musulmans. Il a écrit un article intitulé, de façon provocatrice, « La réciprocité n'est pas une valeur évangélique ». Je lui ai dit que je n'étais pas d'accord. La symétrie n'est pas une valeur évangélique, oui, mais *la réciprocité est ce que Dieu cherche en nous*. Et c'est ce qu'Il nous invite à chercher. Effectivement, il faut sortir de la symétrie parce qu'elle dégage un rapport de force. Si je cherche la symétrie entre les catholiques et les protestants en France et que je pars sur la base de ce rapport de forces, c'est fichu de part et d'autre.

Par contre, ce qui est vrai, c'est la réciprocité : qu'il puisse y avoir une réponse possible. Il ne me faut pas être ignorant des rapports de forces, c'est vrai, mais ce que je cherche, ce n'est pas cela. C'est sur ce créneau difficile, délicat, qu'il faut faire porter l'effort. Dans ce sens, l'œcuménisme n'est pas un ajout à la vie ecclésiale. C'est comme pour la mission : il n'y a pas un moment où l'on n'est pas dans la mission et un autre où on y est. Y aurait-il aussi un moment où l'on serait dans la communion et un autre où on n'y serait pas ? Cela ne veut rien dire. On est constamment vivant de cette communion fondée par le

Christ qui a réussi à obtenir ce qui est impossible à réussir : cette réciprocité. Nous pouvons entrer dedans progressivement. Et l'œcuménisme est lié à cela, il a son fondement là-dedans. Tout le reste est ajout.

### **« Fuir le monde » ou bien arrêter le monde dans sa fuite ?**

Je conclurai par un texte un peu provocateur, que j'ai trouvé chez un auteur catholique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ancêtre de Léon Bloy, lui-même ancêtre de la génération Maritain et Stanislas Fumet, toute une génération du renouveau catholique du XX<sup>e</sup> siècle : il s'agit de Ernest Hello. Cet auteur absolument en réaction vis-à-vis du monde, nous écrit ceci :

*« Le monde ressemble à une hôtellerie où les passants trouvent place. Qu'une erreur passe au dehors et veuille entrer, les convives se serrent et lui font place au banquet. Mais si la vérité frappe à la porte, toutes les places sont prises et certains voyageurs, parfaitement choisis, sont chassés : [parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie].*

*Le monde, si borné et si aveugle, a cependant un instinct merveilleux quand il s'agit de reconnaître et de chasser. Il ne se trompe pas et il vise juste. Il se fait justice, il s'exile. Il s'exile en voulant s'exiler, car l'étranger qui s'en va emporte la cité habitable.*

*Le monde, lui, s'exile au désert. Qu'importe que ce désert se nomme ici la foule : il n'en est pas moins le désert, c'est-à-dire le vide, c'est-à-dire la mort. Le désert, le vide et la mort, c'était Rome quand Jean était à Patmos. Patmos était la vie, Patmos était la cité. Voilà pourquoi saint Denys admirait la justice du monde qui fuyait, disait-il, la face de saint Jean.*

*Le monde est un désert où la foule va et vient, elle est très pressée ; on dirait une armée en déroute ; cette armée fuit, que fait-elle ? Elle continue depuis Patmos ; elle poursuit sa fuite haletante, elle fuit la face de saint Jean. Elle fuit en désordre, pêle-mêle ; et les fuyards se tournent les uns contre les autres, et dans leur égarement s'égorgent entre eux ; car ils combattent dans la nuit. Mais leur terreur les aveugle : ils fuient la face de saint Jean.*

*Cette armée en déroute se trompe de chemin ; elle s'égare dans le désert, elle est trompée par des rêves et trompée par des mirages. Elle est poussée en tous sens. Elle va au gré des vents qui lui jettent le sable dans les yeux, et, cependant, elle est poussée par une idée fixe, elle fuit la face de saint Jean. Elle déguise son tumulte sous une apparence affairée ; mais sa principale affaire est de fuir la face de saint Jean. Tout le reste est un détail.*

*Voyez ces gens : ils vont, ils viennent, ils vendent, ils achètent, ils causent, ils remuent, ils discutent, ils se saluent, ils sont polis, ils sont courtois ; ils mentent, ils bavardent, ils flattent, ils dénigrent, ils séparent, ils égorgent, ils détruisent, ils empoisonnent. Mais leur principale affaire est de fuir la face de saint Jean.*

*Fuir la face de saint Jean, voilà leur travail intime, leur vie intérieure, la moelle de leur os, l'essence qui produit tous leurs parfums ; le reste est un détail, un ornement, une toilette, qui varie suivant la mode du jour, ou le caprice du personnage. [...]*

*Quel est le lien qui unit entre eux les hommes du monde ? On dirait qu'il n'y en a pas. Ils se coudoient, ils ne se touchent jamais. En réalité pourtant, il y a un point de contact, il y a un mot de ralliement. L'unité, disons-nous, a une parodie qui est la coalition. Les hommes du monde ne sont pas amis ; mais ils sont coalisés. L'unité vit d'amour. La coalition vit de haine. Les coalisés sont des ennemis privés qui se*

*joignent ensemble contre l'ennemi public. Les hommes du monde ont une haine commune qui leur donne une occupation commune qui détermine le point central de leur activité. »*

Ce texte tranche par rapport aux descriptions que nous faisons très souvent de la « fuite du monde » en pensant à un monde qu'il faudrait fuir, et il nous rend, je crois, sensibles à ceci : en fait, c'est le monde qui fuit et nous devons finalement rendre au monde ce service de l'arrêter dans sa fuite et peut-être de l'orienter vers un pèlerinage.

*(Texte revu par l'auteur.*

*Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction et réalisation : Catherine AGASSANT,  
Jean TCHÉKAN,  
Serge TCHÉKAN

Suppléments

SOP mensuel

SOP +

France	32,80 €	65,60 €
Autres pays	36,60 €	84,00 €

Commission paritaire 1106 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---